

Qu'est ce qu'une cure psychanalytique en 2009?

Dans l'imaginaire collectif, autour de la psychanalyse circulent toutes sortes de clichés, des plus sérieux au plus dérisoires, l'image du divan se conjuguant à la présence silencieuse et austère de l'analyste dans le dos du patient. Une présence qui ne dit rien, voire même pour certains qui ne dit rien qui vaille. Il suffirait pour s'en convaincre de revenir sur les débats de l'année 2007 qui ont amené à la rédaction du « livre noir de la psychanalyse ».

Parenthèse dans ce qui va nous occuper, si elle semble parfois tant décriée, c'est qu'elle demeure encore pour beaucoup un continent noir dont on ignore presque tout sauf à s'y être essayé et pire, il faut dire qu'elle « ne rentre pas tout à fait dans les clous ». Rentrer dans les clous, à l'heure du « travailler plus pour le seul bénéfice de l'autre... », ce pourrait être, par exemple, donner une impression de « rentabilité », et de rentabilité immédiate. C'est ce que supposent d'une certaine façon les thérapies cognitivo comportementales qui, en deux coups de cuillères à pot, abrasent le symptôme. Il s'agit alors tout simplement d'apposer sur le symptôme un point de compression, de résorber la protubérance imaginaire et vous voilà repartis tout au moins pour un tour en attendant la manifestation suivante.

La psychanalyse c'est le contraire du loto....

C'est difficile, c'est cher et ça ne rapporte rien.... ou presque. Maintenant la nuance est d'importance.

.... ou presque parce que cela « rapporte » en fait un savoir sur un mode d'être, le mode d'être de chacun qui va l'orienter dans son rapport au monde. C'est un processus de longue durée, qui, s'il a une finalité n'a pas de fin une fois la cure engagée. (Cf S Freud, « Analyse terminée, analyse interminable »).

Il n'a pas de fin ne signifie pas qu'une cure ne se termine pas, bien évidemment qu'elle se termine même si l'on parle de tranches et s'il est possible, plus tard de reprendre pour un temps le chemin d'un divan, à un autre moment de déséquilibre vital. Il n'empêche qu'avec le mouvement impulsé dans la décision d'entamer une cure psychanalytique, vous amorcez qqch d'un mouvement

perpétuel parce que cela vous engage dans votre rapport au langage et avec la psychanalyse, il est totalement reconsidéré.

Faire une psychanalyse, c'est apprendre ce que parler veut dire, dans le sens où, quand on parle, quoiqu'on dise, cela veut « souvent » dire autre chose que ce qu'on était supposé dire. La psychanalyse, c'est en quelque sorte la mesure de ce décalage.

L'analyse en tant que cure a pour finalité un nouveau positionnement subjectif.

Que celui qui se plaint de son symptôme et dit ne plus le supporter, puisse enfin l'accepter et trouve un modus vivendi qui lui permette de faire avec parce que le symptôme il a une fonction: il fait que ça tienne, c'est à dire qu'à ce prix (au prix de ce qu'il manifeste), la vie nous soit supportable.

C'est quand même un sacré pari de se dire que la vie est supportable.

Le langage ordonne notre rapport au monde et le crée et c'est par le langage que l'homme a connaissance de la mort. Cette idée lui vient très tôt, le petit enfant dès 5 ans pose des questions qui prennent autrement consistance à 8, alors avec cela comment faire?

Certains partent du principe de Lavoisier, la loi de conservation de la matière et ont recours à la religion, Freud s'est exprimé là dessus (cf « L'avenir d'une illusion ») et puis on en mesure chaque jour les effets, pour ceux qui le peuvent, éteignez un moment vos cervelles, allumez vos télévisions, le constat vous sautera de suite aux yeux.

Maintenant, à propos de croyance, il semble qu'il faille quand même être un tout petit peu prudent car comme disait Jacques Lacan, s'il y a une chose à laquelle on peut croire, c'est bien à la mort parce là, nous entrons dans le champ de la certitude. Nous allons tous mourir un jour et il faut faire avec cette idée là et quoiqu'on en pense, ce n'est évident pour personne.

Nous pouvons bien sûr alors adopter la doctrine de Pierre Desproges « Vivons heureux en attendant la mort » mais parfois elle nous fait des pieds de nez par anticipation sur le mode du symptôme, ce qui peut nous amener à envisager quelques réaménagements et, c'est peut être simplement cela une psychanalyse, des réaménagements dans un parcours de vie.

Comme je dis souvent à mes patients, il s'agit de prendre le temps de remettre un peu d'ordre dans le placard de ses histoires de famille.

C'est difficile d'abord parce que c'est contraignant, cela signifie un engagement du sujet supposé savoir, ou celui que l'on va dénommer comme tel. Dans la cure, c'est le patient qui sait et connaît mais à son insu ce dont il

souffre, d'où la supposition de savoir sur son bord, l'analyste n'est que le support pour qu'émerge ce savoir. Il est le garant du cadre, celui qui va permettre que soient réunies les conditions pour qu'un dire véritable prenne forme. D'où, l'importance de ce cadre qui fait justement la contrainte: rythme répété des séances nombreuses et inflexibilité de l'analyste quand les séances sont manquées, elles sont alors dues. Non par simple esprit de profit mais parce qu'on ne peut soutenir le bénéfice secondaire et le psychanalyste ne peut cautionner que le sujet se dérobe devant son dit.

Pour exemple, un patient décommandant une séance sous couvert de maladie et de rendez vous chez le médecin pour une gastro entérite nocturne, ne pouvant donc se déplacer alors qu'il téléphonait sur son portable de son véhicule, le GPS faisant derrière fond sonore.

Il s'agit peut être là d'un point essentiel permettant de comprendre cette nécessaire structure du cadre, l'auto analyse – à moins d'être Freud, et encore – ou l'analyse par un proche (ami ou parent) reste difficilement concevable car cette garantie ne peut avoir valeur.

Maintenant je dis souvent, également, de façon un petit peu provocatrice qu'un psychanalyste ça n'existe pas. Entendez seul, hors le dispositif de la cure, analyste et analysant, c'est un tout qui se constitue dans le contrat de travail passé pour interroger ce qui taraude justement celui qui fait le choix de frapper à la porte dudit psychanalyste.

Pour ma part, les aléas de la vie ont fait que la rencontre de la psychanalyse me fut à moment donné nécessaire au sens vital du terme, je l'ai raconté en d'autres lieux, et j'ai ensuite pris naturellement le chemin menant de la pratique de la psychologie à la pratique de la psychanalyse.

Le psychanalyste n'existe que dans la cure, aussi ce « titre », psychanalyste, ne figure pas sur la plaque à l'entrée de mon cabinet. Je suis bien sûr inscrit quand même dans une école et dans l'annuaire parce qu'il faut faire une offre « minimale » pour que cela soit possible.

Chez moi, il n'y a pas de sonnette non plus, à quoi bon, si le rendez vous est pris, vous êtes attendu et si vous êtes absent à la première rencontre, c'est que vous avez fait erreur sur votre demande ou que vous n'êtes pas prêt.

C'est cher.... disons que cela a un prix, qui reste très approximatif puisque c'est le prix du désir de chacun qu'il s'agit de tenter d'évaluer. Ceci est, il est vrai, hors de prix parce que là, nous touchons à la fibre même du vivant. Dans la psychanalyse, l'enjeu peut être vital, une cure pouvant changer radicalement

une vie. L'analyste lui, loue son temps de vie en présence à la cure. Alors loin des histoires exorbitantes et il en circule, notamment sur Lacan, « à tout seigneur tout honneur », lisez François Perrier (pas l'acteur, l'analyste - cf l'invitation au restaurant) ou plus médiatisé Pierre Rey (Une saison chez Lacan) et vous comprendrez les enjeux du prix de l'analyse.

P Rey dans le caniveau du trottoir de sa vie, va trouver Lacan pour tenter de s'en sortir, engage sur plusieurs années une analyse en face à face, s'y rend très vite pratiquement tous les jours et tout aussi vite épuise ses économies, les économies de ses parents, de ses amis et se voit dans l'obligation de trouver un moyen de payer ses séances.... d'où la nécessité de travailler et le passage à l'écriture qui en fit un auteur à succès. Il a donc pu ensuite payer sans peine son analyse, ayant au préalable gagné le pari enfin de vivre et il a, vraisemblablement, tiré de gros bénéfices secondairement (mais non secondaires) de son succès littéraire.

Cela a donc un prix, celui du désir et quand on aime, me direz vous, on ne compte pas, On ne compte pas, vous en savez quelque chose mesdames quand il s'agit d'acheter une paire de chaussures, au moment soudain où vous « craquez » ou lorsque vous achetez de la lingerie fine, c'est à dire lorsque vous vous payez le prix du désir de l'Autre. Rassurez vous, les hommes ne sont pas en reste, il leur arrive bien d'envisager de changer de voiture, on ne va pas colporter ce qui se dit à ce sujet mais quand même.... Enfin, ce ne sont peut être là que des cas particuliers et aucun d'entre vous sans doute ici n'est concerné.....

Le prix de séances, personnellement, je le fixe avant même de commencer le travail en accord avec chacun et j'applique la « formule BUT »: le juste prix. Enfin, j'essaie et, au bout du compte je pense que cela fonctionne pas mal. Lacan pratiquait des séances à durée variable (non des séances mal intentionnellement dénommées courtes) et ce pour des raisons bien précises, moi j'applique, comme bon nombre d'analystes, des séances à coût variable, non dans la durée mais selon les personnes, en fonction des moyens de chacun. Une fois le prix de la séance déterminé, il ne bouge en principe plus sauf exception.

L'argent fait partie intégrante du travail analytique et occupe une place « capitale » dans le dispositif au point que les projecteurs sont souvent braqués sur le prix et sur la nature du paiement, en liquide diront les mauvaises langues, en coupures diront les plus avisés.

Le point est essentiel, il faut savoir que vous payez parce que vous parlez mais il s'agit là d'un chiasme car vous parlez parce que vous payez. Le paiement vous autorise..... et vous acquitte sinon vous resteriez à jamais débiteur de l'analyste.

Deux mots sur le remboursement d'une psychanalyse parce que c'est parfois une demande, parce que certains psychiatres font des feuilles de soins, parce que certaines personnes n'ont que peu de moyens, je dirai que cet argument est à manipuler avec la plus extrême précaution.

Le désir est propre à chacun, son vacillement puisque c'est ce dont il est question quand on s'adresse à un analyste, n'a rien à voir avec la Sécurité Sociale mais relève plus simplement de la Sécurité Individuelle. Vous louez en quelque sorte le temps de l'analyste mais ne pouvez évaluer en termes de location, de prêt, voire d'échéances payées par un tiers le prix de ce qui vous fonde.

Maintenant, qu'est ce qu'une psychanalyse?

La cure psychanalytique est une construction particulière qui correspond à un tournant qui s'est produit à moment donné dans la pratique de FREUD lors de la rencontre avec une patiente. La psychanalyse s'est imposée à FREUD le jour où une hystérique l'a arrêté dans une injonction : « taisez-vous ! », autrement dit en un : « mais laissez moi donc parler ». Aussi, le point de départ est forcément ce constat que la psychanalyse est avant tout une expérience de parole. C'est une expérience, celle, pour tout un chacun qui s'y livre, de la rencontre avec sa mortelle singularité sexuée de parlêtre.

L'homme est un être de langage dans la mesure où ce sont les mots qui le font et, quoiqu'il en pense, il n'a que peu de prise sur ceux ci. Leur poids est immense, vous savez, Paris Match, le poids des mots, le choc des photos, et bien c'est un peu ça. Les mots dérangent, nous bousculent, les mots tuent même et ce, ai je l'habitude de dire, depuis qu'un jour, quelqu'un, a crié « à mort » sur une place publique.

L'être que nous sommes, pris dans les rêts du langage, c'est cela le parlêtre. L'homme en fait ne maîtrise pas plus son destin que les mots qui le conditionnent, pour preuve par exemple nos lapsus, vous savez, ces petits dérapages de la langue qui nous font dire tout autre chose que ce que l'on pensait dire mais qui est en fait correspondent parfaitement à ce que nous voulions dire, notre inconscient lui ne s'y est pas trompé. Alors chacun, bien sûr, et vous en avez fait sans doute l'expérience, essaie de se rattraper en un timide « ce n'est pas ce que je voulais dire » mais ce qui est dit, est dit, il n'y a pas d'erreur et ce dire là, confirme toujours le vrai fond de votre pensée.

Chacun se construit sur la base d'une histoire passée mais les dés sont pipés dès le départ puisque l'homme naît avec le défaut fondamental de son incomplétude.

Cette incomplétude le fait boiteux, le handicap est congénital et le poursuivra toute sa vie durant. C'est dans le rapport à l'Autre, maternel dans la fonction au départ nourricière que va se fonder pour l'homme l'expérience première de la rencontre. Celle-ci va le suivre toute sa vie et fera de sa quête affective une incessante recherche de retrouvailles de cette première rencontre mythique. La rencontre, à partir de là, vous le comprenez bien, ne peut être que ratée.

Parmi les auteurs en ce moment à la mode, Eric Emmanuel SCHMIDT semble toujours soutenir dans chacun de ses ouvrages une idée forte. C'est bien sûr le cas pour « Variations énigmatiques », une pièce de théâtre dans laquelle un journaliste va retrouver un prix nobel sur une île déserte pour lui parler d'une femme qu'il a aimée, qu'ils ont aimée l'un et l'autre. Retrouvant les souvenirs, ils évoquent une correspondance échangée qui en fait se révèle être allée au delà de la mort de l'aimée. Et pour cause, c'est le journaliste lui-même qui, à l'insu alors du nobel, a poursuivi l'échange épistolaire, d'où la formule de SCHMIDT qui est le fil rouge de l'ouvrage: « qui aime-t-on quand on aime? ». Nous aimons en fait une représentation, une image d'un idéal supposé comme pouvant venir soutenir notre existence, raison pour laquelle, bien des gens quand ils rencontrent quelqu'un qu'ils pensent aimer ont cette folle envie de le changer, de le modeler à l'image de l'être parfait qu'ils portent en eux.

Il n'empêche que pour tenter de se défaire de cette boiterie originare, l'humain n'aura de cesse que de s'adresser à un autre qui pourrait imaginairement du moins le compléter. Vous savez c'est en fait ce que l'on appelle l'amour, cette tentative désespérée de faire du Un.

C'est par là que tout commence, par le manque fondamental qui caractérise l'Homme en général. Et c'est ce manque qui malgré tout le fait avancer, il faut du vide pour que cela fonctionne, c'est à partir de la béance originare et dans celle-ci que va se construire la demande.

Tout mouvement, fut-il de parole, ne fonctionne chez l'humain que sur la base de ce manque initial et indéfectible. C'est un peu comme dans ces puzzles de l'enfance qui s'organisent sur le mode du glissement des pièces, lequel bien sûr n'est possible que s'il y a au départ, un espace vide qui permet le coulissé.

La psychanalyse est avant tout une expérience de parole et à ce titre, elle concerne l'humain, celui des vivants qui est justement façonné par le langage aussi aucune exception ne devrait pouvoir y être faite.

Aucune exception ne signifie nullement une obligation dans le sens d'un passage imposé à tout individu en vue de l'obtention d'un certificat de conformité au statut de « bon » vivant mais cela veut dire qu'il n'est pas de cause

devant laquelle elle puisse se dérober même s'il faut parfois modifier l'approche et la prise en considération de la personne qui demande en raison de sa structure de personnalité. Il m'incombe de préciser que si elle prend en compte la souffrance psychique, elle n'est pas la seule méthode qui le permette, les sirènes chantent de plusieurs voix...

Ce n'est pas un passage imposé mais ce peut être un passage qui s'impose à quelqu'un à moment donné dans sa vie parce qu'il ne peut pas faire autrement.

Je dis souvent pour plaisanter que le cabinet du psychanalyste, c'est l'antichambre de Lourdes. Les personnes ont souvent fait le tour de ce qui se fait dans l'univers médical environnant sans trouver pour autant de réponse ou d'indication de réponse autre possible, elles viennent finalement frapper à la porte d'un psychanalyste sur le mode :

« on m'a dit que vous pourriez peut-être quelque chose pour moi ».

La formule est bien évidemment teintée à la fois du plus grand doute et d'une profonde incertitude, à cela plusieurs raisons, la principale étant que le symptôme est sans doute ce que chacun de nous a de plus cher.

Je vous renvoie là à l'exemple de Marie Cardinal, elle a relaté son histoire dans « Les mots pour le dire ».

Il faut balayer quelques idées erronées et accepter le fait que bien souvent si nous souffrons de quelque chose, c'est- bien des petites tracasseries que nous occasionne notre inconscient.

L'inconscient c'est un langage, non une maladie donc nous ne pouvons en guérir. L'argument de la rentabilité ne peut donc pas avoir de prise, ce dont il s'agit, à partir de la cure et je pense qu'il faut être là extrêmement modeste, c'est d'accéder à un léger mieux. C'est peu me direz vous mais cela devient énorme quand vous êtes confrontés depuis des années à un symptôme particulièrement invalidant qui entrave totalement votre vie.

Freud et Lacan ne s'y sont pas trompés, Freud résumait l'affaire en une formule quant à la finalité d'une psychanalyse qui était approximativement celle ci:
qu'une peine incommensurable se transforme en malheur ordinaire.

De la psychanalyse, il est possible de donner plusieurs définitions, la mienne aujourd'hui, pour spécifier la cure, serait:

la rencontre d'un analyste pour que se constitue un espace de transfert à partir de l'émergence d'une parole singulière.

Le transfert vous savez ce que c'est, tout le monde en parle (la reviviscence d'affects et sentiments adressées à des personnes du passé et actualisées sur la personne de l'analyste) et bien il est à la fois la plus grande résistance dans la cure et le moteur le plus puissant.

La plus grande résistance parce qu'il est question d'extérioriser sur un autre un intime non agi. Mais il est aussi le meilleur levier puisque, à l'aide de l'interprétation s'organise autrement le « classement » des détails de l'histoire de chacun.

Pour que s'engage une psychanalyse, il faut 3 conditions en fait:
(cf Miquel Bassols – la règle du jeu – N° 30, Janvier 2006, p 86)

- l'étincelle du transfert pour donner réalité à l'expérience de l'inconscient
- un peu d'impossible à supporter – ce que nous appelons symptôme
- une véritable passion pour le savoir

Si les ingrédients sont réunis, la sauce peut prendre.

De son défaut en fait, chacun, bon an mal an, consciemment inconsciemment s'accommode et c'est quand la recette ne convient plus, autrement dit quand cela fait symptôme que l'on s'adresse à un psychanalyste. De côté là, rien n'a changé depuis FREUD.

Cela démarre toujours ainsi une cure en un :

« Qu'est ce que j'ai, que je n'ai pas, que je n'ai plus pour être aussi mal? ».

Vous qui savez (ou plus exactement en fait qui êtes supposé savoir), dites le moi.

C'est là le point de départ mais si une cure dure encore si longtemps, c'est bien parce que la situation ne peut pas se résumer à un simple échange « question réponse ». Si c'était le cas nous serions sur le registre de la sémiologie médicale, celle qui à un signe attribue une cause et à cette cause une solution unique. Cela pourrait valoir dans la clinique vétérinaire et encore, faudrait il quand même tenir compte de nos animaux familiers, ceux qui comme nous sont, malgré eux, empêtrés dans le langage.

Maintenant, comment se déroule une cure psychanalytique ?

Qu'est ce que j'ai qui m'empêche ainsi de vivre ?

C'est une autre façon de synthétiser la demande initiale. Les contenus peuvent en être variables mais c'est pratiquement toujours autour de la constitution première

du rapport à l'autre qu'ils portent en général. L'habillage est toutefois, la plupart du temps, décliné de deux façons:

- soit sur le registre amoureux
- soit sur le registre professionnel.

Quelque chose va mal dans l'un ou l'autre domaine et la personne ne peut plus le supporter, cela prend une telle ampleur, une telle importance que la dynamique de vie tout entière s'en trouve affectée.

On s'adresse à un psychanalyste quand on ne peut plus faire autrement, quand la « douleur morale » vous amène quasiment à vous poser la question de l'exclusion de vous même.

Donc à partir de cette demande: « qu'est ce que j'ai », laquelle est soutenue par un symptôme qui n'est autre souvent qu'un petit caillou dans la chaussure, ce que les romains appelaient autrefois scrupule, c'est donc à partir du symptôme que va se mettre en place un dispositif particulier que FREUD a baptisé en 1896 la cure psychanalytique.

Il faut admettre que le symptôme a valeur de dire quand bien même il est transcription sur le corps du malaise interne éprouvé et le travail de l'analyste en fait est d'accompagner le patient dans le déchiffrement de ce dire.

Que veut donc dire ce malaise que je ressens, ce symptôme que traduit mon corps?

Une cure c'est en fait un dispositif de mise en travail psychique qui répond à des règles particulières, lesquelles pour l'essentiel ont peu varié depuis FREUD.

La procédure correspond au cadre analytique, lequel suppose un psychanalyste, un patient, un lieu, le cabinet de l'analyste qui a pour particularité d'être équipé d'un divan.

Alors, pourquoi le divan?

La réponse freudienne est toute simple, FREUD a fait l'expérience de la fatigue générée par le travail en face à face, lequel suppose une direction des échanges à la charge du praticien qui s'alourdit du poids du regard et de la prise en compte par le patient de toute expression physique du thérapeute à ses dires.

Le discours du patient s'en trouve orienté, c'est la part de l'Imaginaire, le choc des photos du début.

Cela le passage au divan, le passage à la position allongée, le résout. Plus de lecture possible de la réaction du psychanalyste aux dires du patient donc, toute

la place est entièrement laissée au déroulement de son histoire avec tous les aléas qu'elle comporte, ce que permet le vagabondage dans cet espace temps de la cure qui semble si long à certains.

Le psychanalyste en tant que présence physique peu à peu s'efface, il fait le mort comme nous dirions dans une partie de bridge. Il s'efface au point de ne maintenir comme modalité structurante du dispositif que le cadre dont il doit se porter garant. C'est pour cette raison qu'il paraît si attaché au respect des rendez vous, à la ponctualité et qu'il affiche autant de rigueur.

Ce temps là, quoiqu'il advienne, est le temps de l'analysant et il est dû à tous les sens du terme.

A l'origine, le cadre proposé par FREUD était d'une extrême rigueur. Une séance de 55 minutes 5 jours par semaine avec une levée à la sonnerie de la pendule. Quelques uns, dans certaines écoles, sont encore scrupuleusement attachés à cette orthodoxie, mais ce n'est plus toujours un cadre, cela devient parfois simplement un carcan.

En contrepartie la durée des cures était sans doute moins longue.

Aujourd'hui, il est plus fréquent, de façon générale, que soient envisagées 2 parfois 3 séances par semaine d'une durée de 30 à 45 minutes, 30 minutes constituant souvent une moyenne partagée par bon nombre.

Le contrat initial pose les jours ou semaines vaquées, généralement un mois durant l'été et une paire de semaines dans l'année autour des congés scolaires des enfants.

La règle fondamentale reste celle de la libre association, le patient est invité lors des séances à dire tout ce qui se présente à son esprit sans retenue. L'analyste se faisant alors silencieux pour n'intervenir qu'en ponctuant les carrefours de l'histoire.

Il n'y a pas de contre indication majeure à la psychanalyse, il faut simplement parfois en aménager le cadre. Enfin si, il existe une contre indication et elle reste de taille : la bêtise, face à elle-même le plus aguerris des psychanalystes est impuissant ;

Et le paradoxe dans l'histoire est que s'il est quelque chose à attendre d'une analyse, c'est toutefois d'en sortir moins car puisqu'elle a pour objectif difficile de rendre la vie amie.

Elle est peut être la seule poche de résistance contemporaine à l'écrasement subjectif, elle vise pour chacun l'accès à une vérité singulière en faisant vivre la

formule : « deviens qui tu es ». La voie qu'elle propose alors est une « folisophie » (Jacques Alain Miller).

Le moteur dans l'affaire reste le transfert, s'il fallait le synthétiser nous dirions que c'est de l'amour qui s'adresse au savoir.

Maintenant quand nous dépouillons la demande première de ses scories, nous tombons inévitablement sur l'amour, et ce sera le mot de la fin, dans le domaine de l'amour, là encore il faut être prudent. La formule, malicieuse certes mais sans doute juste nous est livrée par le poète, elle est de Jean Cocteau:

Le verbe aimer est difficile à conjuguer, son passé n'est jamais simple, son présent n'est qu'indicatif et son futur toujours conditionnel.

(Université populaire de Narbonne – 11 Mars 2009)

